

Devant des collégiens, ils racontent la guerre

Vendredi, huit résidents d'un Ehpad de Bayeux ont rencontré des collégiens de Letot. Deux heures d'échanges parfois drôles, souvent poignants. Une rencontre assurément marquante.

Rencontre

Quand ils sont arrivés, tout sourire, dans le collège Letot de Bayeux, le silence s'est instauré instantanément. Huit personnes âgées de l'Ehpad Résidence Mathilde sont venues raconter leur jeunesse pendant la guerre à une classe de 3^e, vendredi.

« **Vous savez, c'était une époque très très triste, il faut l'éviter de toutes les façons possibles** », commence Mauricette Bigot, une résidente. Pendant la guerre, elle était « **jeune fille** » et fréquentait une école de l'Essonne (région parisienne). « **Il y avait des alertes sans arrêt, il fallait entrer, sortir, et rebelote**, poursuit-elle. **Ce n'était pas très gai. Surtout quand, enfant, on comprend que cela va durer. Ça a été effrayant pour tout le monde. On a eu des amis déportés, d'autres enfermés on ne sait où, et d'autres dont on n'a jamais plus eu de nouvelles.** »

Il n'en faut pas plus pour que, face à elle, les élèves boivent ses paroles. À cette époque, Mauricette avait leur âge.

« C'était la panique »

« **Avez-vous fait l'Exode ?** » demande un collégien. C'est Jean Lescaoux qui répond. L'homme à la voix puissante raconte les bombardements, intenses, terrifiants. « **Tous les soirs, on allait dans les abris.** » Alors quand, en 1940, les Allemands investissent Cherbourg (Manche), son père militaire est fait prisonnier, le reste de la famille part en Bretagne. « **J'avais 8 ans. Pendant l'Exode, on couchait dans les champs.** »

Raymonde Marc, elle, « **a fait Lisieux-Bordeaux en voiture. C'était la panique. À Lisieux, il y a eu beaucoup de bombardements et quand on est revenus, des mois plus tard, on**

avait peur de ce qu'on allait retrouver. Beaucoup de bâtiments étaient détruits mais ma rue, elle, était intacte. »

Si l'ouïe fait parfois défaut, les mémoires et les esprits, eux, restent vifs. Les blessures, aussi.

Lorsqu'un élève demande « **Avez-vous connu quelqu'un qui a été déporté ou qui a disparu ?** », un bras frêle se lève. C'est celui de Jacqueline Richard. Sa voix, nouée, trahit une émotion encore intense, une tristesse insondable. Le souffle court, elle murmure : « **Je n'y arrive pas. Je ne peux pas le dire... Ça me bouleverse trop.** » La réponse viendra un peu plus tard de la bouche de Sophie Anvray, la professeure d'histoire géographique qui a mené ce projet intergénérationnel avec les élèves. « **Le frère de Madame Richard était résistant. Il a été dénoncé par quelqu'un de son réseau. Il a été déporté, il est mort en déportation.** »

Les doryphores

Aux témoignages teintés de gravité, succèdent des anecdotes d'une précision déconcertante – « **J'avais des tickets de rationnement J3, j'avais le droit à 350 g de pain** » – et des blagues d'enfant : « **Parfois, quand on était petits, on nous envoyait dans les champs ramasser les doryphores, des insectes qui mangeaient les feuilles des pommes de terre et qui faisaient mourir les plants. Alors quand les Allemands sont arrivés, on les a appelés les doryphores** », glisse ainsi Danièle Pouchin, résidente à l'humour subtile et affûté, dont le père, qui a eu l'audace de chanter *La Marseillaise* face à des Allemands, est allé « **casser des cailloux pendant quatre ans en Allemagne** ».

Les récits sont passionnants, les histoires éloquentes – il est question d'une motte de beurre échangée contre une robe de mariée, en 1945, de pousses de houblon ramassée sur les chemins pour le dîner. Les deux heures passent à la vitesse de la lumière. « **Merci, merci...** », glisse une élève au moment de partir.

Il est des rencontres marquantes. Celle-ci en est une, indéniablement.

Gaëlle LE ROUX.



Les personnes âgées ont raconté leur adolescence pendant la guerre aux collégiens de Letot, à Bayeux. Ouest-France



Danièle Pouchin raconte avoir attendu son père, déporté, pendant quatre ans « sans avoir eu de nouvelles ». Ouest-France